

L'INTUITION COSMIQUE*

ROSA DEL CONTE

Dans la poésie d'Emiuescu la lumière n'est pas présente uniquement comme élément chromatique: elle est une essence dont la beauté est glorifiée en un langage plein de ferveur, que nous oserions nommer néo-platonicien. C'est en elle et par elle que se révèle — et pour le mysticisme romantique toute révélation est une création — l'infinie étendue océanique qui prend conscience de soi lorsque le brouillard qui l'enveloppe se dissipe sous l'impact des rayons du soleil. La lumière est l'élément dynamique, le miraculeux pouvoir vivifiant, grâce auquel la masse d'eau, porteuse de germes, libère la vie de la «semence» qu'elle cachait dans ses ténèbres inertes. On ne pouvait demander à la poésie d'atteindre un émerveillement plus religieux devant l'irruption d'infinies molécules brillantes, chacune d'elles étant une étincelle vitale qui se libère des ténèbres du non-être:

Depuis et toujours depuis des colonies de mondes perdus Surgissent des grises pentes du chaos sur des sentiers inconnus El en essais lumineux jaillissant de l'infini 'Saisis "d'une âpre soif de vie, dans la vie, sont aspirés

ou, de ressentir une épouvante ph:s profonde devant la disparition de cette vibration éphémère qui, révélée par la lumière s'arrête et s'éteint lorsque la lumière disparaît:

Qu'elle vienne à s'éteindre, tout périt comme ombre dans la nuit Car c'est un rêve du non-être que l'univers chimérique

Et, au fond, c'est en cela que réside la valeur impérissable du fragment — à la fois cosmogonique et apocalyptique — de la *Première Éptlrc*. Au delà de toute validité rationnelle et scientifique, ce qui demeure c'est la capacité du poète de nous communiquer un sentiment d'une valeur et d'une signification cosmiques: émerveillement, inquiétude, grandiose beauté de cette naissance; émerveillement, inquiétude, grandiose beauté de, cette disparition.

Non content d'avoir évoqué la force vivifiante, faisant revivre dans sa fantaisie l'instant créateur qui coïncide avec la manifestation de la lumière, le poète s'abîme dans son essence vibratoire, s'extasie comme Dante dans l'Empyrée, en le contemplant avec les yeux de l'Éon qui plonge, se perdant dans ce tourbillon. Et le vertige sidéral auquel Eminescu s'abandonne avec une joie extatique, lui-même avouant «s'être enivré d'étincelles stellaires » atteint peut-être son moment le plus exubérant, lorsque Hypérion descend des hauteurs du ciel: «lumen de lumières», astre qui sombre dans des trombes de feu, dans le gouffre lumineux des espaces infinis, que son rayon traverse comme un éclair, jaillissant d'étoile en étoile, transperçant l'éther impalpable.

Dans ce tumulte d'astres-mondes, dans cette incessante palpitation d'ondes lumineuses qui se propagent et se dilatent pour former des étendues infinies, la flamme de l'Éon doit plonger et périr: les espaces célestes sont la zone intermédiaire comme l'éther, le Père éther de Hôlderlin. Comme la mer, ils sont gouffre et sein fertile; non pas réceptacle passif, mais principe vivifiant dont émane la vraie force vitale, ils sont,

* Extrait du volume *Mihail Eminescu ou de l'Absolu*, Rome, 1962, en « Revue roumaine », no.5-6/1989, pp. 261-244.

enfin, oserions-nous affirmer — l'intuition poétique s'identifiant ainsi à la vérité de l'homme de science — l'énergie pure.

Certes, l'art d'Eminescu ne s'élève qu'à degrés jusqu'à cette magnificence de la parole, qui, rivalisant avec l'élément impalpable, traduit la pensée en pure ivresse chromatique.

Dès le début de son apprentissage artistique, deux aspirations s'étaient fait, jour. L'une était la tendance à exprimer des concepts axiologiques par des termes chromatiques. *Dalbe*, c'est-à-dire lumineux et blancs, luisaient dans sa mémoire les espoirs de jeunesse: cependant que l'Olympe, où il voyait monter son maître, le poète Aron Pumnul, au lieu de revêtir, dans l'imagination du poète adolescent, des formes architectoniques, se présentait comme une masse lumineuse incandescente. Un rôle particulier est dévolu au blanc clans ses écrits de jeunesse, prose ou vers, pour exprimer le « virginal », signe distinctif et presque obsédant d'une partie importante de l'érotisme romantique. La sensibilité décadente héritait cette volupté qu'avait Baudelaire de la souiller et de, la déplorer, ou ce bonheur qu'avait Rilke de l'élever jusqu'à la signification métaphysique, symbole en quelque sorte d'un monde intangible, peuplé d'anges.

Chromatisme symbolique, donc, qui devient toujours plus riche et plus précieux. Le processus en est évident dès *Mortua est!* Du symbolisme du blanc et du bleu, que l'art a consacré dans la représentation de *Virgo irirginum*, le poète s'élève à une chromatique précieuse qui approche de celle des*-contes de fées; des rivières de perles et d'émeraudes, des rubans de rubis autour des palais de cristal, créant un jeu de fulgurances irisées, de splendeurs polychromes, évoquées avec une richesse véritablement orientale.

Dans cette direction, il a pour maître la tradition de la peinture byzantine, qui se développe en parfaite concordance avec la tradition liturgique dans la valorisation du langage symbolique de la couleur et de la matière(. . .)

Une autre aspiration, qui s'avère spécifique pour la sensibilité picturale éminescienne, vise à dépasser la couleur en tant que tache pour aboutir à une sorte de vapeur diaphane ou à une atmosphère fluide de vibration lumineuse. Un vers de *Mortua est!*, à juste titre célèbre, réalise la magie optique d'un paysage nocturne. entièrement plongé dans la lumière, car il va.

De l'argent sur les eaux et de l'or dans les airs (. . .)

Seul Baudelaire peut être comparé à Eminescu pour la passion, presque morbide, qu'il manifeste pour tout ce qui brille dans la matière. Cependant, chez Eminescu les mots reflètent une pure ivresse chromatique, celle qui fait luire les nefs de San Vitale ou les coupes de, Sainte-Sophie. Sur la poitrine décharnée des impératrices, dans la masse sombre des cheveux qui encadrent les visages austères et hiératiques, les colliers de perles pâles, les couronnes chargées de pierres précieuses sont le symbole d'une civilisation artistique qui, méprisant l'opaque lourdeur de la chair, réduit la forme humaine, le corps, à sa transparence, n'exprimant que son éclat froid, l'aurole précieusement lumineuse de la royauté, de la sainteté ou de la beauté.

Dans *Câlin*, le corps de la jeune fille plongée, dans le sommeil au milieu des rosés, un sommeil animé par des visions amoureuses, est vu à travers la transparence diaphane d'une toile d'araignée. La lumière de là lune, pleut sur cette légère toile — symbole du temps, rets invisibles et prison, tent aculaire sécrétion d'araignée — et la transforme en poudre argentée.

Cette prédilection du poète pour une matière qui aspire à devenir diaphane et transparente sous l'impact de la vie fluide et changeante de la lumière s'exprime admirablement, selon nous, dans la vision éminesquienne d'une terre enveloppée par le voile de rosée de la nuit, tachée par endroits de nappes d'eau qui reçoivent la lumière de la lune pour la refléter, multipliée, dans des molécules de lumière.

L'expression la plus raffinée de cette sensibilité ou de cette intuition visuelle peut être trouvée dans une poésie d'un lyrisme élevé: *Mélancolie* (« Mélancolie »). Un cortège lunaire funèbre passe dans les cieux (les différentes rédactions nous confirment que ces « funérailles dans les cieux » ont séduit la fanlaisie d'Eminescu) et la terre s'étend dessous, enveloppée — dirait-on — dans un linceul parsemé de couleurs précieuses. Chaque goutte de rosée brille comme une gamme, et la dense obscurité du monde dans la nuit est vaincue par ce voile de scintillements et de lueurs. En effet, comme le ciel, la terre est parsemée d'astres; en bas, dans les profondeurs, l'eau est transpercée d'étoiles, la plaine couverte de fleurs luisantes, vitreuses, incorruptibles, qui répètent, les scintillements des gemmes: fleurs, bijoux dans les airs ...

Pour ce paysage plongé dans des ténèbres palpitantes de vapeurs, de radiations polychromes, une seule comparaison demeure possible: l'atmosphère magique des grottes de Léonard de Vinci.

Dans le scintillement de: la goutte de rosée qui se fait miroir, de la corolle qui se fait transparence, de l'aile qui vibre d'éclats métalliques et surtout dans la brillance de l'eau qui saisit les feux inquiets des étoiles, Eminescu exprime l'éclat évanescent de la matière, la splendeur éphémère de l'apparition dans les temps discontinus d'un instant qui semble destiné à ne pas avoir d'avenir.

L'effort fourni par la matière inaccessible pour dissocier sa propre opacité, en la morcelant en vibrations lumineuses, par le jeu des reflets et des scintillements, s'effondre à l'instant même où il se manifeste . . .

Rien d'éternel dans le frémissement de. l'éclat. . .

Derrière la simple représentation chromatique, il faut donc chercher, comme dans *Luceafdrul* (« Lucifer \diamond»), une intuition cosmique. L'être est un corps de facettes infinitésimales, un fractionnement atomique de fulgurances, de la poussière. Sur le fond immobile du substrat (mur, mer, désert, images d'un espace-durée), le poète perçoit le réel comme un pointillé, comme une distribution sur des facettes, comme une immobilité frémissante de fulgurances instantanées. Ce qui devrait être la richesse dynamique d'un flux continu se pulvérise — pourrait-on dire — dans des milliers d'efforts impuissants. Mais l'on pourrait dire aussi que, du gouffre des ténèbres se détache et brille, plus précieuse encore, la gamme de l'instant : goutte d'écume qui renferme en soi l'étoile de nappes d'eau qui reçoivent la lumière de la lune pour la refléter, multipliée, dans des molécules de lumière.

L'expression la plus raffinée de cette sensibilité ou de cette intuition visuelle peut être trouvée dans une poésie d'un lyrisme élevé: *Mélancolie* (« Mélancolie »). Un cortège lunaire funèbre passe dans les cieux (les différentes rédactions nous confirment que ces « funérailles dans les cieux » ont séduit la fantaisie d'Eminescu) et la terre s'étend dessous, enveloppée — dirait-on — dans un linceul parsemé de couleurs précieuses. Chaque goutte de rosée brille comme une gamme, et la dense obscurité du monde dans la nuit est vaincue par ce voile de scintillements et de lueurs. En effet, comme le ciel, la terre est parsemée d'astres; en bas, dans les profondeurs, l'eau est

transpercée d'étoiles, la plaine couverte de fleurs luisantes, vitreuses, incorruptibles, qui répètent les scintillements des gemmes: fleurs, bijoux dans les airs ...

Pour ce paysage plongé dans des ténèbres palpitantes de vapeurs, de radiations polychromes, une seule comparaison demeure possible: l'atmosphère magique des grottes de Léonard de Vinci.

Dans le scintillement de: la goutte de rosée qui se fait miroir, de la corolle qui se fait transparence, de l'aile qui vibre d'éclats métalliques et surtout dans la brillance de l'eau qui saisit les feux inquiets des étoiles, Eminescu exprime l'éclat évanescent de la matière, la splendeur éphémère de l'apparition dans les temps discontinus d'un instant qui semble destiné à ne pas avoir d'avenir.

L'effort fourni par la matière inaccessible pour dissocier sa propre opacité, en la morcelant en vibrations lumineuses, par le jeu des reflets et des scintillements, s'effondre à l'instant même où il se manifeste . . .

Bien d'éternel dans le frémissement de l'édal... ^Derrière la simple représentation chromatique, il faut donc chercher, comme dans *Luceafărul* (« Lucifer <>»), une intuition cosmique. L'être est un corps de facettes infinitésimales, un fractionnement atomique de fulgurances, de la poussière. Sur le fond immobile du substrat (mur, mer, désert, images d'un espace-durée), le poète perçoit le réel comme un pointillé, comme une distribution sur des facettes, comme une immobilité frémissante de fulgurances instantanées. Ce qui devrait être la richesse dynamique d'un flux continu se pulvérise — pourrait-on dire — dans des milliers d'efforts impuissants. Mais l'on pourrait dire aussi que, du gouffre des ténèbres se détache et brille, plus précieuse encore, la gamine de l'instant: goutte d'écume qui renferme en soi l'étoile.